

Juste un disciple.

« Je n'ai pas peur de la mort » d'une voix tranquille Daniel parle et un disciple écoute. Ils sont assis côte à côte sur le bord du lit à la maison de retraite des Dames Blanches de Tours, à une encablure de la Loire. Le disciple ne sait pas encore, que c'est le dernier enseignement qu'il reçoit ou plutôt l'avant dernier. Le dernier étant, peut-être, les heures passées dans le froid glacial de la chambre mortuaire au pied du cercueil en zazen. En effet, ultime cadeau, Daniel a offert à ses disciples, cette antique pratique décrite dans les sutras du Bouddha, la grande observation de l'impermanence avançant comme une irrémédiable dessinatrice recolorant de sa palette multicolore le corps du défunt.

« please continue zazen ».

Daniel c'est le Sandokaï incarné. Son enseignement retombait toujours sur le ballet incessant de : l'ombre et la clarté, le yin et le yang, le pied droit et le pied gauche, la face et le dos, la sesshin religieuse et la vie quotidienne laïque... Cette réalité apparente des phénomènes enchaînés dans l'inextricable dualité. « shiki soku ze ku, ku soku ze shiki ».

Le mirage, le miroir, le mouvoir du vide.

Ce n'était pas une philosophie, surtout pas un discours, encore moins une croyance, non, une expérience vécue à travers ce qu'il avait réalisé des enseignements de ses maîtres. Georges Oshawa fut le premier. De retour de la guerre d'Algérie en 1958 il avait reçu un choc. Une semaine de riz complet et, fini les troubles dus aux années d'internat, d'école normale et de caserne. « On est ce que l'on mange. » C'est au plus profond de son corps que le changement avait commencé, discrètement, obscurément, dans les replis délicats d'un intestin malade.

Puis est venu un deuxième choc, conséquence bien involontaire du premier, la rencontre au Japon en juillet 1966 de Taisen Deshimaru. Celui-ci avait été chargé par Oshawa, avant sa mort, d'accueillir des adeptes de la macrobiotique venus du monde entier pour une rencontre pacifiste au pays des deux bombes atomiques. Le coup de foudre entre le maître et le disciple. Grâce à l'invitation de quelques occidentaux, inlassablement zazen allait être transmis jusqu'aux derniers instants à l'exemple du Bouddha Sakyamuni à une France ignorante du « vrai zen ». La découverte d'une grande tradition, la spiritualité toujours vivante, exposée avec originalité par un guerrier de l'éveil, un Bodhidharma des temps modernes.

Daniel a accompli sa synthèse de ses chocs, il disait toujours face aux koans, « Il ne faut pas trouver la solution, mais, sa solution ». Avec rigueur et bienveillance il a commencé à transmettre à ceux qui acceptaient patiemment de suivre ce hussard de la république enraciné dans sa terre de Touraine. Un instituteur devenu professeur d'Anglais et premier traducteur de « senséi ». Mais pour rencontrer vraiment maître Eko, il fallait plonger à main nues dans les orties. Accepter le tempo lent du campagnard qui parle à la vitesse de croissances des plantes sauvages. Partager des heures, le labeur du tenzo, côte contre côte, en silence, en oubliant à qui sont ces quatre mains imbriquées dans la coupe d'un potimarron, dans la récolte des fruits du jardin ou la réalisation d'une soupe de riz complet. S'oublier soi-même, devenir juste le geste, l'attention. La tension juste.

Un slogan répété de Daniel : « De la région, de la saison ».

De la région, il l'a toujours été, celle qui avait fait dire en 1967 à maître Deshimaru découvrant la Loire du haut de la terrasse du château d'Amboise : « Good for zazen ».

De la saison, il l'aura été se retrouvant à l'instant exact où la rencontre devait se produire, inconsciemment, naturellement.

L'humilité par l'exemple. Daniel a reçu le premier rakusu offert par maître Deshimaru en 1966 à Tôkyô, et il lui a été volé au retour du premier camp d'été ainsi que toutes ses affaires. « C'est aussi bien, j'en aurais peut-être tiré de l'orgueil ». Le disciple en doute, tant il a pu vérifier la capacité de résistance à ce poison. Dans une discussion, plus l'interlocuteur était prétentieux plus Daniel passait pour un imbécile, le plouc du village, « lou ravi » de la crèche provençale. Et le dos tourné, pas un commentaire, jamais une raillerie, simplement une absence, comme s'il ne s'était rien passé. A celui qui lui expliquait ishiryô il disait comme Bodhidharma « je ne sais pas ». En effet lui savait « JE ne peux pas savoir ».

Aussi, sans se faire remarquer, humblement, Daniel Taikan Eko a laissé sa vieille charrette aux jointures usées disparaître silencieusement. Avant que l'auteur de ces lignes participe à la semaine de Rohatsu, à la Gendronnière, il lui avait confié ses livres précieux en anglais pour la bibliothèque au-dessus du petit dojo, comme ça l'air de rien.

Il a ensuite profité de notre absence pendant trois semaines pour consciencieusement tout arrêter avec patience, méticuleusement, en douce. Evitant les effusions sentimentales. Il a laissé l'huile de la lampe se consumer, sans une demande, sans une plainte. Dernière coquetterie toutefois, il a attendu notre retour. A trois heures trente, lundi 22 janvier 2018, un sursaut inhabituel en pleine nuit, le disciple prend un petit livre de Georges Oshawa que Daniel lui a confié et qu'il n'a pas encore lu, il l'ouvre en attendant zazen. Juste un signe ?

A la fin du livre le téléphone a sonné.

Etant né le 29 février 1932 il aura eu quatre fois moins d'anniversaires, difficile de faire mieux.

Merci mon ami de bien.

Dernier Koan de maître Taikan Eko : "Comment exister sans apparaître"



Un disciple de Taikan Eko,
« sagesse lumineuse ».

Texte écrit pour répondre à la demande du
conseil spirituel de l'A/Z/I